

Maria Ribot, haute en couleur

La chorégraphe espagnole, inspirée par la peinture, a su faire de son corps une large palette d'expressions

A 57 ans, Maria Ribot, alias La Ribot, s'offre un joli cadeau de rentrée : un « Portrait », hommage à son travail, avec six productions, dont une création, *Please Please Please*, avec Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, à l'affiche dans quatre théâtres, du 14 septembre au 16 novembre. Pas de quoi faire frémir la performeuse aguerrie qui se déclare « très touchée » par ce coup d'éclat. « Je dois assurer, c'est clair, en particulier les trois heures de *Panoramix*, s'exclame-t-elle. J'avais peur lorsque j'ai joué ce spectacle en 2003, mais tout était inscrit dans le corps et la mémoire et je me suis bien amusée. »

Cœur battant de son parcours, *Panoramix* rassemble trente-quatre performances courtes et incisives baptisées à l'origine *Piezas distinguidas*, sur les cinquante-trois conçues entre 1993 et 2003 par La Ribot, qui compte bien en additionner cent au total dans sa vie. Une dizaine d'autres sont proposées dans *Another distinguée*. Programmé dans les théâtres, mais aussi dans les galeries d'art, ce catalogue de numéros le plus souvent interprétés en solo la met en scène au plus près des spectateurs. Elle les accueille allongée nue face à un miroir pendant qu'ils s'installent autour d'elle. Sur les murs, des vêtements et des accessoires sont scotchés. Et la voilà en train de courir entre les gens avec un carton pour se dissimuler, puis saucissonnée tel un paquet bon à livrer, enfin prise en sandwich dans une chaise pliante qu'elle active de plus en plus vite comme saïse en plein trip sexuel...

« *Le corps est le territoire le plus direct pour s'aimer et se détruire, commente-t-elle. On peut en user, en abuser. Un corps nu, c'est aussi comme une toile, plus abstrait que lorsqu'on est habillé. C'est un outil très pratique lorsqu'on travaille comme moi avec des accessoires qui en modifient sans cesse la signification. Et, en tant que danseuse, son expression, qui n'a pas besoin de mots, me fascine toujours.* » Des corps quels qu'ils soient, d'ailleurs. Des amateurs se

jetent en apnée dans l'arène hystérique de *40 espontaneos*; des handicapés interprètent *Happy Island* (2018), réalisé avec la troupe portugaise *Dançando com a Diferença*. Plus intimement, Maria Ribot ne campe jamais sur le même registre. Drôle, tragique, satirique, ironique, grave, elle balaye les nuances d'un féminin volatil qui débordé du cadre avec une épataante facilité.

Le rire, motif de prédilection

Au carrefour de la chorégraphie, des arts plastiques, de la performance et de la vidéo, Maria Ribot est d'abord danseuse. Classique dès l'âge de 13 ans, à Madrid où elle est née, elle file parfaire sa technique à l'école de danse de Cannes, bascule dans le contemporain, déboule à New York avant de revenir dans sa ville natale. Elle y fonde, en 1986, la compagnie *Bocanada Danza*, qu'elle dirige jusqu'en 1989 avec la chorégraphe Blanca Calvo. Deux ans plus tard, elle se risque seule dans un strip-tease multicouche intitulé *Socorro! Gloria!*, moteur des *Piezas distinguidas*. Elle cite parmi ses références Pina Bausch (1940-2009), Loïe Fuller (1869-1928), ses amis et contemporains Olga Masa, Claudia Triozzi, Jérôme Bel... Plus largement, elle évoque le poète Joan Brossa, la photographe Cindy Sherman, la plasticienne Yayoi Kusama, les écrivains Virginie Despentes et Paul B. Preciado. Mais aussi le cinéma muet et la peinture, « celle de Goya pour le noir; de Miro pour le bleu, d'Uccello pour l'orange et le jaune »...

Celle qui se revendique « hétérogène » l'est à tous les niveaux. Ses productions couvrent un large spectre. Parallèlement aux spectacles et à l'exposition, elle présente différents films dont *Mariachi 17* (2009), visite chahutée dans les coulisses d'une création, et *Film noir* (de 2014 à 2017), hommage aux figurants du cinéma. A l'affiche également, l'installation *Walk the Chair* (2010), avec son amas de chaises pliantes – son objet fétiche – qui appartient à la collection du Centre Pompidou. Parmi ses motifs

de prédilection, le rire dilate trois pièces : *40 espontaneos* (2004), *Laughing Hole* (2006), inspirée par l'horreur de Guantanamo, et *Executions* (2012). « *Le rire est d'abord hédoniste dans le premier spectacle, puis il devient violent et dur, diabolique même; enfin, il sonne faux pour faire déraiper la machine du classique* », explique celle qui se révèle très clown. Dans *Gustavia* (2008), duo avec Mathilde Monnier, toujours en tournée, elle appuie sur la pédale comique dans un numéro de fausses jumelles happées par la mécanique burlesque. Pour *Please Please Please*, conçue avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, elle se confronte à un texte sur la famille, la transmission mais aussi le poids de la norme et de l'institution sur les êtres. « *Comment se rapprocher de ses enfants? Comment nous voient-ils? font partie des questions que nous nous sommes posées, glisse-t-elle. Nous évoquons aussi dans cette pièce des figures marginales comme celle de l'artiste mais aussi du cafard...* » Une échelle d'intensité que La Ribot, femme multiple et insaisissable, devrait monter et descendre à toute allure. ■

R. BU

À VOIR

SE VENDE - PARTIE I
du 14 au 23 septembre
au Centre Pompidou

SE VENDE - PARTIE II
du 5 octobre au 16 novembre
au Centre national de la danse

PANORAMIX
du 14 au 22 septembre.
au Centre Pompidou

LAUGHING HOLE
le 5 octobre
au Centre national de la danse

PLEASE PLEASE PLEASE
le 15 octobre à l'Espace 1789
et du 17 au 20 octobre
au Centre Pompidou

HAPPY ISLAND
du 7 au 9 novembre
au Centre national de la danse

ANOTHER DISTINGUÉE
du 13 au 16 novembre
au Centquatre-Paris



« Fabrications », une pièce de Merce Cunningham.

BERNARD PRUD'HOMME

« Pas question de faire le beau »

Danser du Cunningham, dont la base est classifiée avec une utilisation huilée de la colonne vertébrale et du torse, est un féroce exercice. Son écriture conflictuelle déclenche à la seconde des mouvements de tous les membres qui filent à l'opposé. « *C'est lui qui montrait les pas, et nous les apprenions, se souvient Thomas Caley, danseur chez Cunningham de 1993 à 2000, coordinateur de recherche au Ballet de Lorraine. Au travail, il était très professionnel, direct et droit, jamais émotionnel, d'une énergie infatigable, et jamais blasé. Avec lui, j'ai appris à déconstruire mon corps. Il nous faisait prendre des risques en permanence. Parfois, ce qu'il proposait était carrément impossible.* » « *Mais ça ne le gênait pas quand on tombait sur scène, poursuit Ashley Chen. "C'est pas mal mais tu feras mieux demain", nous disait-il. C'était l'enfer d'apprendre ses enchaînements. J'ai mis un an à véritablement comprendre ce qu'il désirait. Plus que le beau geste final, on cherche chez Merce à organiser son propre corps pour réussir la tâche qu'il nous a demandé: un équilibre tordu, un saut impossible. Sa gestuelle est un incroyable travail de coordination, qui exige une concentration telle qu'on est obligé d'être sans fioritures. Pas question de faire le beau, on n'a pas le temps. Et cette sincérité rend très juste.* » ■

ROSITA BOISSEAU

À VOIR

PORTRAIT

MERCE CUNNINGHAM

du 28 septembre
au 21 décembre.

Neuf événements,
dont des projections de films,
un week-end d'immersion,
dix pièces majeures.
L'intégrale du programme
est à retrouver sur
www.festival-automne.com

plasticien Robert Rauschenberg (1925-2008), Cunningham va rassembler des équipes de rêve avec par exemple Andy Warhol qui lui confie les coussins argentés gonflés à l'hélium de son installation *Silver Clouds* pour le planant *RainForest* (1968), Jasper Johns sous influence Marcel Duchamp dans *Walkaround Time* (1968), mais encore Frank Stella, Roy Lichtenstein ou Ernesto Neto. Parmi les chefs-d'œuvre, *Summerspace* (1958), dont les costumes avaient été réalisés à la bombe et au pochoir par Rauschenberg, fait miroiter des dessins multicolores et pointillistes beaux comme un aveuglement solaire. *Sounddance* (1975), sur une musique électro de David Tudor, l'une de ses pièces les plus suggestives, surgit telle une tornade au centre d'un sublime rideau doré conçu par Mark Lancaster.

Guidé par le hasard

Le plus épatant paramètre d'invention de Cunningham, celui qui sans doute lui a ouvert en grand les vannes de l'imagination, est le hasard. Pour échapper à sa subjectivité et son fonctionnement, dont on sait qu'il piège chacun dans une grille d'habitudes, Cunningham joue certains moments de la création aux dés – il en possédait de très beaux – ou en feuilletant le *Yi Jing*, livre chinois de divination. A partir des années 1950, il aime ainsi travailler sa danse au corps à travers des procédés aléatoires. Il tire au sort le déroulé des pas, les entrées et les sorties des danseurs ainsi que le placement dans l'espace. Rarement présentée, créée en 1987, reconstruite par le Ballet de Lorraine, *Fabrications* compile 64 enchaînements variables chaque soir ainsi que le nombre d'interprètes selon le résultat du « pile ou face ». En 2003, au Théâtre de la Ville, à Paris, Cunningham fera entrer le public dans sa cuisine. En compagnie de Gérard Violette, directeur du lieu de 1968 à 2008, et d'autres personnalités, il choisit en direct les musiques, les décors, les costumes et le plan-lumière : l'ordre de la chorégraphie avait été tiré dans l'après-midi pour laisser aux performeurs le temps d'articuler l'affaire. Ce jeu extrême, cet inconfort excitant lui évitait, disait-il, « d'être dans la répétition de sa propre pensée ».

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

19 septembre – 9 octobre / Berthier 17°

I am Europe

Pavle Richter

en français et en plusieurs autres langues, surtitré en français

20 – 29 septembre / Odéon 6°

Orlando

Virginia Woolf / Katie Mitchell

en allemand, surtitré en français

1^{er} – 17 novembre / Centquatre

Le présent qui déborde

O agora que demora / Notre Odysée II

Homère / Christiane Jatahy

en plusieurs langues, surtitré en français

8 novembre – 8 décembre / Odéon 6°

Les Mille et Une Nuits

Guillaume Vincent

15 novembre – 14 décembre / Berthier 17°

Nous pour un moment

Arne Lygre / Stéphane Braunschweig

création

10 janvier – 2 février / Berthier 17°

Un conte de Noël

Arnaud Desplechin / Julie Deliquet

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40

CIRQUE DE L'ODÉON | arte | THEATRE NATIONAL DE L'ODÉON | Le Mouset | france.tv